

L'ESPAGNE 1936-1939

1. La guerre civile

Exécution de républicains

« Dans la cour de la prison de Tolède, un type se mit à hurler. C'était très rare. Les révolutionnaires se taisaient parce qu'ils étaient révolutionnaires ; les autres – ceux qui s'étaient crus révolutionnaires parce qu'on l'était autour d'eux, et qui s'apercevaient devant la mort qu'ils ne tenaient qu'à la vie, n'importe quelle vie – pensaient que le silence est la seule sagesse des prisonniers : les insectes menacés essaient de se confondre avec les branches. Et il y avait ceux qui n'avaient plus même envie de crier.

– Tas de cocus, crétins ! gueulait la voix, je suis receveur de tramway ! Dans plusieurs villes, les racistes avaient condamné à mort tous les ouvriers dont le veston était luisant à l'épaule : la trace du fusil. Sur l'épaule du veston de ceux qui portaient des sacoches, la courroie laissait la même trace.

– Je m'en fous, moi, de votre politique d'enfants de putains !

Et de nouveau :

– Mais regardez l'épaule, au moins ! Ça fait un bleu, le fusil, bon Dieu ! Est-ce que j'ai un bleu ? Puisque je vous dis que je suis receveur de tramway ! Décharge. Deux tombent dans la fosse, un en avant. L'un des organisateurs de la mort approche. Va-t-il pousser le corps du pied ? Non, il se baisse, le tire par le bras et la jambe ; le corps est lourd (le terrain monte) : ce mort-là aura été embêtant jusqu'à la fin. Au trou. Est-ce que ça va encore durer ?

On s'habitue, à droite à tuer, à gauche à être tué. Trois nouvelles silhouettes sont debout là où se sont trouvées toutes les autres, et ce paysage jaune d'usines fermées et de châteaux en ruines prend l'éternité des cimetières ; jusqu'à la fin des temps, ici, trois hommes debout, sans cesse renouvelés, attendront d'être tués.

– Vous l'avez voulu, la terre ! crie un des fascistes. Vous l'avez !

Les trois suivants vont se placer seuls devant la fosse.

Le poing levé.

– Les mains au corps ! crie l'officier. Les trois prisonniers haussent les épaules, sous leur poing en l'air. L'officier se baisse, rattache le lacet de son soulier. Les trois hommes attendent. L'officier se relève, hausse à son tour les épaules et commande le feu.

Trois autres, dont Hernandez, montent, dans l'odeur d'acier chaud et de terre remuée. »

A. Malraux, *L'Espoir*, Gallimard, 1937.

L'épiscopat espagnol dans la guerre

« Nous n'avons tracé ici qu'une esquisse historique, d'où l'on peut déduire cette affirmation : le soulèvement civico-militaire fut, à l'origine, un mouvement national de défense des principes fondamentaux de toute société civilisée ; dans son développement, il l'a été contre l'anarchie en coalition avec les forces d'un gouvernement qui n'a ni su ni voulu soutenir ces principes-là. On peut tirer de cette affirmation les conclusions suivantes :

Premièrement : l'Eglise, malgré son esprit de paix et quoiqu'elle n'ait voulu ni provoquer la guerre ni même y collaborer, ne pouvait pas rester indifférente à la lutte : sa doctrine et son esprit, son instinct de conservation, et l'expérience faite en Russie, tout le lui interdisait. D'un côté, on abolissait Dieu, dont l'œuvre doit être réalisée dans le monde par elle, et on lui causait en ses personnes, en ses biens et en ses droits, un dommage immense, comme peut-être aucune institution dans l'histoire n'en a éprouvé ; de l'autre, en dépit de défauts propres à toute chose humaine, il y avait cet effort pour la conservation du vieil esprit espagnol et chrétien.

Deuxièmement : l'Eglise, néanmoins, ne

s'est pas rendue solidaire des actes, des tendances ou des intentions qui, dans le présent comme l'avenir, pourraient défigurer la noble physionomie du mouvement national dans son origine, ses manifestations et ses fins.

Troisièmement : nous affirmons que le soulèvement civico-militaire plonge au fond de la conscience populaire une double racine : celle du patriotisme qui a vu en lui l'unique façon de réveiller l'Espagne et d'éviter sa ruine définitive ; et celle du sentiment religieux, qui le considère comme la force capable de réduire à l'impuissance les ennemis de Dieu et comme la garantie de la continuité de sa foi et de la pratique de sa foi et de la pratique de sa religion.

Quatrièmement : pour le moment, il n'y a pour l'Espagne aucun autre espoir de reconquérir la justice et la paix, et les biens qui en découlent, que le triomphe du mouvement national. Peut-être aujourd'hui moins encore qu'au commencement de la guerre, parce que la faction contraire, malgré tous les efforts

de ses hommes de gouvernement, n'offre aucune garantie de stabilité politique et sociale. »

Déclaration de l'épiscopat espagnol, 1^{er} juillet 1937 ; traduction in *La Croix*, 21 août 1937.

Réactions françaises

« Frente crapular »

« C'est sous le couvert du Front populaire espagnol que se déroule, sur le territoire de la péninsule, la bataille entre la révolution soviétique dirigée par Moscou et ceux qui ont levé contre l'esclavage soviétique, l'étendard de la révolte. Ce ne sont plus, comme jadis, deux factions qui se disputent le prestige et les avantages du pouvoir politique ; aujourd'hui, c'est la guerre entre, la barbarie moscovite et la civilisation occidentale.

(...) La situation est d'autant plus angoissante que le gouvernement de Madrid est purement fantomatique. C'est le « Front bolchéviste » qui s'est emparé du pouvoir et qui mène la guerre ; on le reconnaît aux cruautés, aux atrocités, aux crimes innombrables dont il ensanglante chacune de ses journées et chacun de ses pas ; il mitraille, il pille, il détruit, il incendie ; en particulier, sa fureur antireligieuse ne connaît pas de bornes ; elle ne respecte même pas le domaine sacré des morts. Le monde civilisé a frémri et de dégoût et d'indignation, au spectre des pauvres carmélites déterrées, dressées dans leur cercueil une cigarette aux dents et disposées au seuil d'églises dévastées. (...) Ce n'est plus le « Frente popular » qui gouverne ; c'est le « Frente crapular » !... »

Général de Castelnau, *L'Écho de Paris*, 26 août 1936.

« No pasaran »

« Madrid tient ! Madrid contre-attaque ! Les héros de l'indépendance espagnole sont en train d'achever d'emporter l'enthousiasme ou l'adhésion de la France. Madrid est le Verdun de la liberté. Cela, chaque Français le sent. Il le sent presque physiquement tant la chaleur du sacrifice est près de lui, tant elle souffle l'héroïsme à son visage, tant il sent que c'est pour sa sécurité que se battent les miliciens, que contre-attaquent les admirables gars de la colonne internationale, où chacun de nous a des amis. On ne criera jamais assez : Français ! Ceux qui meurent là-bas meurent pour empêcher que l'Espagne, déjà rançonnée par la finance internationale, ne devienne une place d'armes hitlérienne et mussolinienne, un gradin de

L'ESPAGNE 1936-1939

1. La guerre civile

Exécution de républicains

« Dans la cour de la prison de Tolède, un type se mit à hurler. C'était très rare. Les révolutionnaires se taisaient parce qu'ils étaient révolutionnaires ; les autres – ceux qui s'étaient crus révolutionnaires parce qu'on l'était autour d'eux, et qui s'apercevaient devant la mort qu'ils ne tenaient qu'à la vie, n'importe quelle vie – pensaient que le silence est la seule sagesse des prisonniers : les insectes menacés essaient de se confondre avec les branches. Et il y avait ceux qui n'avaient plus même envie de crier.

– Tas de cocus, crétins ! gueulait la voix, je suis receveur de tramway ! Dans plusieurs villes, les racistes avaient condamné à mort tous les ouvriers dont le veston était luisant à l'épaule : la trace du fusil. Sur l'épaule du veston de ceux qui portaient des sacoches, la courroie laissait la même trace.

– Je m'en fous, moi, de votre politique d'enfants de putains !

Et de nouveau :

– Mais regardez l'épaule, au moins ! Ça fait un bleu, le fusil, bon Dieu ! Est-ce que j'ai un bleu ? Puisque je vous dis que je suis receveur de tramway ! Décharge. Deux tombent dans la fosse, un en avant. L'un des organisateurs de la mort approche. Va-t-il pousser le corps du pied ? Non, il se baisse, le tire par le bras et la jambe ; le corps est lourd (le terrain monte) : ce mort-là aura été embêtant jusqu'à la fin. Au trou. Est-ce que ça va encore durer ?

On s'habitue, à droite à tuer, à gauche à être tué. Trois nouvelles silhouettes sont debout là où se sont trouvées toutes les autres, et ce paysage jaune d'usines fermées et de châteaux en ruines prend l'éternité des cimetières ; jusqu'à la fin des temps, ici, trois hommes debout, sans cesse renouvelés, attendront d'être tués.

– Vous l'avez voulu, la terre ! crie un des fascistes. Vous l'avez !

Les trois suivants vont se placer seuls devant la fosse.

Le poing levé.

– Les mains au corps ! crie l'officier. Les trois prisonniers haussent les épaules, sous leur poing en l'air. L'officier se baisse, rattache le lacet de son soulier. Les trois hommes attendent. L'officier se relève, hausse à son tour les épaules et commande le feu.

Trois autres, dont Hernandez, montent, dans l'odeur d'acier chaud et de terre remuée. »

A. Malraux, *L'Espoir*, Gallimard, 1937.

L'épiscopat espagnol dans la guerre

« Nous n'avons tracé ici qu'une esquisse historique, d'où l'on peut déduire cette affirmation : le soulèvement civico-militaire fut, à l'origine, un mouvement national de défense des principes fondamentaux de toute société civilisée ; dans son développement, il l'a été contre l'anarchie en coalition avec les forces d'un gouvernement qui n'a ni su ni voulu soutenir ces principes-là. On peut tirer de cette affirmation les conclusions suivantes :

Premièrement : l'Eglise, malgré son esprit de paix et quoiqu'elle n'ait voulu ni provoquer la guerre ni même y collaborer, ne pouvait pas rester indifférente à la lutte : sa doctrine et son esprit, son instinct de conservation, et l'expérience faite en Russie, tout le lui interdisait. D'un côté, on abolissait Dieu, dont l'œuvre doit être réalisée dans le monde par elle, et on lui causait en ses personnes, en ses biens et en ses droits, un dommage immense, comme peut-être aucune institution dans l'histoire n'en a éprouvé ; de l'autre, en dépit de défauts propres à toute chose humaine, il y avait cet effort pour la conservation du vieil esprit espagnol et chrétien.

Deuxièmement : l'Eglise, néanmoins, ne

s'est pas rendue solidaire des actes, des

tendances ou des intentions qui, dans

le présent comme l'avenir, pourraient

défigurer la noble physionomie du

mouvement national dans son origine,

ses manifestations et ses fins.

Troisièmement : nous affirmons que le soulèvement civico-militaire plonge au fond de la conscience populaire une double racine : celle du patriotisme qui a vu en lui l'unique façon de réveiller l'Espagne et d'éviter sa ruine définitive ; et celle du sentiment religieux, qui le considère comme la force capable de réduire à l'impuissance les ennemis de Dieu et comme la garantie de la continuité de sa foi et de la pratique de sa foi et de la pratique de sa religion.

Quatrièmement : pour le moment, il n'y a pour l'Espagne aucun autre espoir de reconquérir la justice et la paix, et les biens qui en découlent, que le triomphe du mouvement national. Peut-être aujourd'hui moins encore qu'au commencement de la guerre, parce que la faction contraire, malgré tous les efforts

de ses hommes de gouvernement, n'offre aucune garantie de stabilité politique et sociale. »

Déclaration de l'épiscopat espagnol, 1^{er} juillet 1937 ; traduction in *La Croix*, 21 août 1937.

Réactions françaises

« Frente crapular »

« C'est sous le couvert du Front populaire espagnol que se déroule, sur le territoire de la péninsule, la bataille entre la révolution soviétique dirigée par Moscou et ceux qui ont levé contre l'esclavage soviétique, l'étendard de la révolte. Ce ne sont plus, comme jadis, deux factions qui se disputent le prestige et les avantages du pouvoir politique ; aujourd'hui, c'est la guerre entre, la barbarie moscovite et la civilisation occidentale.

(...) La situation est d'autant plus angoissante que le gouvernement de Madrid est purement fantomatique. C'est le « Front bolchéviste » qui s'est emparé du pouvoir et qui mène la guerre ; on le reconnaît aux cruautés, aux atrocités, aux crimes innombrables dont il ensanglante chacune de ses journées et chacun de ses pas ; il mitraille, il pille, il détruit, il incendie ; en particulier, sa fureur antireligieuse ne connaît pas de bornes ; elle ne respecte même pas le domaine sacré des morts. Le monde civilisé a frémri et de dégoût et d'indignation, au spectre des pauvres carmélites déterrées, dressées dans leur cercueil une cigarette aux dents et disposées au seuil d'églises dévastées. (...) Ce n'est plus le « Frente popular » qui gouverne ; c'est le « Frente crapular » !... »

Général de Castelnau, *L'Écho de Paris*, 26 août 1936.

« No pasaran »

« Madrid tient ! Madrid contre-attaque ! Les héros de l'indépendance espagnole sont en train d'achever d'emporter l'enthousiasme ou l'adhésion de la France. Madrid est le Verdun de la liberté. Cela, chaque Français le sent. Il le sent presque physiquement tant la chaleur du sacrifice est près de lui, tant elle souffle l'héroïsme à son visage, tant il sent que c'est pour sa sécurité que se battent les miliciens, que contre-attaquent les admirables gars de la colonne internationale, où chacun de nous a des amis. On ne criera jamais assez : Français ! Ceux qui meurent là-bas meurent pour empêcher que l'Espagne, déjà rançonnée par la finance internationale, ne devienne une place d'armes hitlérienne et mussolinienne, un gradin de

départ pour la guerre contre votre pays !»

« No pasaran, Madrid, Verdun de la Liberté », éditorial de *l'Humanité*, 11 novembre 1936.

« Victoire souillée »

« Je ne crois pas beaucoup aux « cas de conscience » insolubles.

Même dans l'horreur d'une guerre civile, l'homme sait qu'il peut donner sa vie pour ce qu'il croit être la vérité, qu'il peut défendre la vérité – sa vérité – les armes à la main. Mais il sait aussi que les exécutions en masse des vaincus, que l'extermination de l'adversaire – ce qui était la loi avant le Christ – représente le triomphe le plus affreux que la puissance des ténèbres connaisse en ce monde.

Les massacres et les sacrilèges de Barcelone dictaient aux vainqueurs de Badajoz leur conduite. Ils se réclamaient de « la religion traditionnelle de l'Espagne ». Ils ont célébré à Séville, le jour de l'Assomption, l'humble Reine du ciel et de la terre, la Mère des hommes. Ils n'auraient pas dû, en ce jour de sa fête, verser une goutte de sang de plus que ce qu'exigeait l'atroce loi de la guerre. (...) N'auraient-ils pu commencer tout de suite l'œuvre de la réconciliation et du pardon, au nom de celle dont c'était la fête, ce jour-là, sur la terre et dans le ciel ? Victoire souillée, comme toutes celles de cette lutte fratricide... »

F. Mauriac, *Le Figaro*, 18 août 1936.

Les massacres de Majorque

Georges Bernanos (1888-1948) écrivain catholique, et homme de droite, se trouvait à Majorque quand l'île, reconquise par les franquistes et le corps expéditionnaire italien, fut soumise à une longue et sanglante « épuration » des partisans de la République.

« L'épuration est le dernier mot de cette guerre, tout le monde le sait, ou commence à le savoir. Derrière les belles paroles des massacreurs, il n'y a que la Peur. On ne massacre jamais que par peur, la haine n'est qu'un alibi. A Majorque, au cours de la période préparatoire, on nota sans doute des exécutions sommaires, opérées à domicile, mais qui gardaient, ou semblaient garder le caractère de vengeances personnelles plus ou moins réprouvées par tous, et dont on se confiait les détails à voix basse. C'est alors qu'apparut le général comte Rossi. Fonctionnaire italien appartenant aux Chemises Noires, il déclara qu'il apportait l'esprit du Faisceau. C'était l'organisation de la Terreur.

Dès lors, chaque nuit, des équipes recrutées par lui opérèrent dans les hameaux et jusque dans les faubourgs de Palma. La scène ne changeait guère.

C'était le même coup discret frappé à la porte, le même piétinement dans le jardin plein d'ombre, ou sur le palier le même chuchotement funèbre, qu'un misérable écoute de l'autre côté de la muraille, l'oreille collée à la serrure, le cœur crispé d'angoisse. – « Suivez-nous ! »... Le moteur continue à ronfler, là-bas dans la rue. – « Vous me menez en prison, n'est-ce pas, señor ? » – « Perfectamente » répond le tueur, qui parfois n'a pas vingt ans. Puis c'est l'escalade du camion où l'on retrouve deux ou trois camarades, aussi sombres, aussi résignés, le regard vague... La camionnette grince, s'ébranle. Encore un moment d'espoir, aussi longtemps qu'elle n'a pas quitté la grand route. Mais voilà qu'elle ralentit, s'engage en cahotant au creux d'un chemin de terre. – Descendez ! – Ils descendent, s'alignent, baissent une médaille, ou simplement l'ongle du pouce. Pan ! Pan ! Pan ! Les cadavres sont rangés au bord du talus, où le fossoyeur les trouvera le lendemain, la tête éclatée, la nuque reposant sur un hideux coussin de sang coagulé. L'alcade écrira sur son registre : « Un tel, un tel, un tel, morts de congestion cérébrale. »

Au cours de ces quatre mois, l'étranger, premier responsable de ces tueries, ne manqua pas de figurer à la place d'honneur, dans toutes les manifestations religieuses. Il était généralement assisté d'un aumonier recruté sur place, tout culotté, tout botté, la croix blanche sur la poitrine, les pistolets à la ceinture. Nul n'aurait osé mettre en doute les pouvoirs discrétionnaires du général italien. »

Georges Bernanos, *Les grands cimetières sous la lune*, Plon 1938.

2. Le franquisme

Franco et le franquisme

« Nous, nous sommes catholiques. En Espagne, on est catholique ou l'on n'est rien ! Même chez les Rouges, celui qui renie sa foi reste catholique. (...) Car, ici et là, à Burgos comme à Valence, à Salamanque comme à Barcelone, c'est le même peuple, c'est la même race. Notre unité, notre fraternité, nous la trouvons dans le catholicisme... Nous y trouvons aussi notre conception du monde et de la vie. Ce caractère catholique suffira déjà à distinguer de l'étatisme mussolinien ou du racisme hitlérien notre révolution espagnole, qui est un retour intégral à la véritable Espagne, une reconquête totale. Mais, ce qui la différencie plus encore de l'italienne, de l'allemande, c'est que,

pour délivrer notre pays des bolchevistes, il nous a fallu faire la guerre, et quelle guerre ! Oui, pour refouler une invasion tout ensemble spirituelle, politique, sociale et militaire, nous avons dû conduire la guerre sur le sol même la patrie, livrée d'avance à l'étranger sous prétexte d'idéologie commune... Eh bien ! cette tragique nécessité, ni l'Allemagne ni l'Italie n'ont eut à la connaître ! Les sacrifices qu'avant de triompher fascistes ou nazis ont eu, dans leurs rangs, à subir, ne s'élèvent pas, en tout et pour tout, au chiffre des pertes que nous éprouvâmes, de 1931 à juillet 1936, rien qu'au cours de la période qui précéda le soulèvement national. Et depuis le début de la guerre, près d'un million d'Espagnols sont tombés !

Aussi voulons-nous que de cette guerre cruelle sorte le salut de notre peuple, car c'est pour le peuple espagnol que nous travaillons. L'esprit démocratique et parlementaire qui s'était glissé dans nos institutions, la démocratie qu'en fait nous subissions depuis plus d'un siècle, cette démocratie-là n'est pas la vérité : elle n'engendre que l'erreur et le mal... Non, ce n'est pas la route que doivent suivre eux qui veulent réellement le bonheur du peuple et sa prospérité : elle ne conduit qu'aux catastrophes ! »

Cité par Henri Massis, *Chefs. Les dictatures et nous*, Plon, 1939.

QUESTIONS

- Faites une recherche sur Malraux et sur sa participation à la guerre d'Espagne. Expliquez dans l'extrait de *L'espoir la réplique d'un des « fascistes »* : « Vous l'avez voulue, votre terre ! Vous l'avez ! »
- Analysez dans le détail l'argumentation de l'épiscopat en faveur de son engagement dans la guerre civile.
- Opposez terme à terme les articles du général de Castelnau et de *l'Humanité*. Expliquez le titre « Madrid, Verdun de la liberté ».
- Montrez à partir de ces deux textes que l'enjeu de l'affrontement n'est pas seulement espagnol, mais européen.
- En quoi la position de François Mauriac et de Georges Bernanos est-elle originale ? Pourquoi a-t-elle eu une grande influence sur l'opinion française ?
- Qu'est-ce qui différencie, selon Franco, franquisme et fascisme ? Quels sont les « ennemis » communs visés par ces deux idéologies ?